

Revue de la presse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **96 (1951)**

Heft 12

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Revue de la presse :**Revue de la Défense nationale**

N° de juin 1951.

Dans un article intitulé *La fortification a-t-elle vécu ?*, le Lt.-colonel Debau apporte une très intéressante contribution aux nombreuses études relatives à la défense de l'Europe occidentale. Il montre le rôle que peuvent être appelés à jouer dans cette défense les cours d'eau et les fortifications.

« La fortification n'est qu'un auxiliaire de la défense, elle diminue la vulnérabilité des défenseurs, elle facilite le jeu de leurs réflexes, elle compense une infériorité momentanée, elle oblige l'assaillant à accumuler des moyens puissants tandis que la défense peut souffler et se reprendre. » Les expériences de la dernière guerre mondiale ont certes mis en relief les dangers de la fortification considérée comme un « oreiller de paresse » sur lequel le moral de la troupe, l'esprit offensif aussi bien que l'effort de défense nationale entraînent en état de léthargie, mais néanmoins les fortifications n'ont pas fait faillite. Sur la ligne Maginot, à la Ferté, 150 hommes isolés ont tenu en échec pendant trois jours une division allemande très fortement renforcée. Lorsque les Français durent livrer les ouvrages aux Allemands, quelques jours après l'armistice, ceux-ci constatèrent avec surprise que « le béton, par sa masse et sa qualité, avait résisté aux bombardements les plus massifs ; quant à la puissance de feu des ouvrages, elle était après dix jours de combat à peine entamée. » Le mur de l'Atlantique s'effondra certes au premier assaut. Mais cette grande ceinture sans profondeur de 1000 km., exigea de la part de l'envahisseur une préparation matérielle de plus de deux ans et la mise en jeu de moyens considérables : 200 000 hommes, 4266 navires de débarquement, 722 navires de guerre et une

aviation dont l'effectif dépassait certains jours 1100 avions.

La ligne Siegfried largement échelonnée en profondeur sur 5 à 10 km., comprenait un grand nombre de petits ouvrages et se différenciail dans sa conception du système linéaire d'ouvrages puissants de la ligne Maginot. Plus large dispersion des unités, meilleur rendement des armes, possibilité d'occuper ces ouvrages avec des troupes de campagne non spécialisées. Or, cette ligne Siegfried, après avoir permis à Hitler de couvrir face à l'Occident, d'abord, sa campagne de Pologne, puis la concentration des armées allemandes de l'Ouest, stoppa quatre ans plus tard la progression des Alliés et constitua une ligne de repli très précieuse derrière laquelle les armées allemandes battues purent se réorganiser.

Le Lt.-colonel Debau fait ensuite une analyse rapide de l'obstacle constitué par les cours d'eau.

Frédéric II, Clausewitz et Napoléon estimaient « que rien n'est plus difficile à défendre qu'un cours d'eau et que jamais ou rarement un cours d'eau n'a été considéré comme un obstacle capable d'arrêter la marche d'une armée pendant plus d'une journée ». Actuellement les armes modernes ont revalorisé les cours d'eau. La barrière est d'autant plus sérieuse que l'engin est plus lourd. Le char s'arrête là où le fantassin passait. En outre la portée et la puissance des armes permettent de ne pas considérer uniquement « le plan d'eau, mais l'ensemble de la vallée par sa largeur, ses pentes, les observatoires qu'offrent les crêtes qui la bordent ». « Le cours d'eau permet de situer exactement la ligne avancée d'une armée et facilite l'appui de l'aviation. Il marque les phases d'une manœuvre en retraite. Il a évidemment l'inconvénient de fixer les points sensibles des lignes de ravitaillement et de permettre l'engagement précis du champ de bataille. »

Si l'histoire de la dernière guerre montre que généralement l'attaque d'un cours d'eau a abouti à son franchissement, il faut en attribuer la cause non pas à la faiblesse de l'obstacle, mais au fait que cours d'eau est souvent synonyme d'économie

et que rarement ils sont occupés avec la densité réglementaire.

Le Lt.-colonel Debau conclut son étude par quelques considérations sur l'avenir de la fortification. Le général Bradley disait : « Il faut comprendre ce que l'on entend par défense mobile. C'est la mobilité d'un ressort qui se replie sous la pression et se détend avec une nouvelle force vers l'avant, dès que cette pression se relâche. Il faut toujours une base sur laquelle ce ressort puisse se replier et prendre appui. » La fortification a pris une valeur accrue depuis l'apparition de la bombe atomique. Pourquoi ne pas remettre en état la ligne Maginot ? Ne constituerait-elle pas derrière une ligne fortifiée par l'armée occidentale allemande face à la zone soviétique, une position de repli des plus utile et une couverture du territoire français ? » Combattre n'est-ce pas d'abord survivre, donner des coups en évitant d'en recevoir ? Le combattant apprécie le couvert qui le préserve des balles et des intempéries. Pour autant qu'on mette dans les fortifications des hommes au moral élevé, le colonel Debau voit dans ce système un moyen de rétablir au profit des forces occidentales le déséquilibre initial des effectifs et de faire coopérer à la défense des ressources qui n'étaient jusqu'alors pas engagées.

Que vaut l'aviation américaine ? La *R.D.N.* reproduit in extenso cette très remarquable étude du général Hoyt S. Vandenberg, chef E.M. de l'United States Air Force, parue dans le *Saturday Evening Post*. L'auteur commence par démontrer l'impossibilité de créer une défense absolue contre les attaques aériennes d'un ennemi fort et résolu comme le serait certainement l'U.R.S.S. qui possède à l'heure actuelle au moins 450 bombardiers susceptibles de frapper les centres vitaux de l'industrie américaine en partant de bases situées en Russie. Une aviation d'interception très puissante, un écran radar et une D.C.A. couvrant tous les accès des frontières ne pourraient guère espérer détruire plus du 30 % des avions ennemis. Et ce 30 % serait compensé par des dégâts inesti-

mables ! Ce taux d'usure n'arrêterait pas l'offensive soviétique. « Dans l'ère atomique, plus encore qu'autrefois, une offensive puissante est la meilleure défensive, les destructions épouvantables qui résulteraient d'une seule bombe compenseraient pour les agresseurs mille fois la perte de 30 ou même 100 avions et équipages. » Une aviation stratégique susceptible de porter dans le cœur de la défense ennemie la bombe atomique est le meilleur préventif à l'agression. Le B 36 américain avec une vitesse de 400 milles/h. et un rayon d'action de combat de 4000 milles avec retour sur les bases de départ, est pour le moment très supérieur aux appareils soviétiques et place chaque centre industriel de l'U.R.S.S. dans sa zone d'action. Mais cette avance est provisoire, l'U.R.S.S. prépare activement un bombardier susceptible de rivaliser avec le B 36. Si la qualité actuelle des bombardiers américains compense la supériorité numérique de l'U.R.S.S. avec ses 20 000 avions de toutes catégories, il faut admettre que les Russes sont susceptibles de mettre sur pied une arme aérienne ultramoderne.

Quels sont les moyens de résister à une telle puissance aérienne ? Le général Vandenberg est certes partisan d'une aviation très puissante. Il ne voudrait toutefois pas que cette puissance soit telle qu'elle absorbe les forces vitales des armées de terre et de mer. « La victoire totale dans la guerre moderne est le produit de la puissance terrestre, navale et aérienne. Rien ne peut être gagné, tout sera perdu, si l'une des composantes est sacrifiée à tel point qu'elle ne soit pas capable de jouer sa partie. » Les forces terrestres doivent être à même de protéger les sources de production contre la mainmise ennemie et les forces navales devront repousser et détruire l'importante flotte de sous-marins Snorckel dont dispose l'U.R.S.S.

Les expériences de la dernière guerre ont démontré que malgré sa bravoure, la R.A.F. n'a guère détruit que le 10 % des avions allemands lancés sur l'Angleterre. Le général

Vandenberg est convaincu que si la Luftwaffe avait mieux su choisir ses objectifs et avait renoncé à terroriser la population civile pour s'en prendre aux installations de la R.A.F. et aux usines, elle aurait certainement gagné la bataille d'Angleterre.

L'auteur analyse ensuite le problème de l'interception et montre son impuissance ou tout au moins son insuffisance face à une aviation moderne qui a mis de son côté les facteurs altitude, vitesse, maniabilité. Il tire ensuite les enseignements qui se dégagent de la campagne de Corée dans laquelle l'Air Force a complété dans une si large mesure les forces terrestres, mais ne les a tout de même pas remplacées.

« Un avion qui patrouille le champ de bataille ne peut atteindre qu'un nombre limité des objectifs qui y sont largement éparpillés et qui sont, à proprement parler, des objectifs plus justiciables de l'artillerie. L'artillerie est bien plus précise qu'un avion volant à environ 200 milles à l'heure. L'artillerie de campagne peut, en le gardant sous son feu, pulvériser un objectif jusqu'à nivellement complet, tandis qu'un avion ne peut maintenir un feu continu sur lui. L'efficacité de l'avion est contenue toute entière dans sa vitesse et son rayon d'action, atouts qui sont utilisés au mieux quand il est lancé à la chasse d'objectifs d'opportunité qui se trouvent bien au-delà de la portée de l'artillerie, tels que concentration de troupes, convois, dépôts de munitions, trains de ravitaillement et rassemblement de camions.

» Les gens qui n'apprécient pas réellement la valeur de la puissance aérienne croient qu'ils reçoivent un appui vraiment bon quand ils voient un avion détruire un mortier, un tank ou un nid de mitrailleuses se trouvant directement en face d'eux. C'est le soutien le plus inefficace qu'un avion puisse donner. Au contraire, l'idée est d'attaquer les troupes ennemies, ainsi que ses armes, avant même qu'elles soient en position de faire du mal à nos propres troupes.

» La même bombe qui détruit un mortier sur le champ de

bataille peut détruire un convoi de 10 mortiers se trouvant à 50 milles du front. 500 milles plus loin encore, cette même bombe peut faire sauter une locomotive, ou un pont de chemin de fer, empêchant ainsi l'arrivée de 100 mortiers dans la zone de combat. »

L'aviation agissant contre des hordes chinoises et jouant dans la zone de combat le rôle d'arme antipersonnelle a déçu. Lorsqu'elle n'est pas engagée profondément sur les concentrations et les ravitaillements ennemis, elle perd l'avantage de sa vitesse. Le fait que pour des raisons politiques, elle n'ait pu agir en profondeur et isoler le champ de bataille en frappant la Mandchourie, ne lui a permis de faire à l'ennemi que des lésions trop superficielles.

Mettant en parallèle l'avion à réaction et l'avion à piston, le général Vandenberg n'hésite pas à reconnaître aux premiers une grande supériorité « pour toutes les missions convenables pour des avions de chasse, y compris le rase-mottes pour réduire une mitrailleuse au silence ». Visibilité parfaite du pilote qui n'est pas gêné par l'hélice, moteur à l'arrière, plateforme de tir plus stable. Sa vitesse ne nuit pas à sa précision. « Même à 500 milles à l'heure, l'avion est une arme plus précise que l'avion à piston faisant 250 milles à l'heure ».

Comme conclusion, le général Vandenberg, tout en reconnaissant que la puissance aérienne seule ne saurait garantir la sécurité de l'Amérique, estime que c'est elle qui exploite le mieux sa supériorité technologique.

« Malgré tout notre génie productif, nous ne pourrions pas sortir à la chaîne des hommes en quantités massives comme la Russie et ses satellites. Notre infériorité numérique sera plus désespérée que jamais durant les quelques années à venir, au cours desquelles, en raison de la faible natalité qui a régné pendant les années de dépression (1930), nous aurons moins d'hommes atteignant l'âge militaire qu'il y a dix ans. Mais nous pouvons, comme pendant la dernière guerre, fabriquer des avions meilleurs et plus nombreux que tout

le reste du monde mis ensemble, et nous avons un réservoir de garçons ayant les dons mécaniques voulus pour piloter ces avions. »

Sommaire : Guerres européennes et guerres asiatiques, par le général Gérardot. — Les chemins de fer de la Méditerranée au Niger et l'office du Niger, par M. Lamy. — La stratégie française du pétrole : pétrole arabe et pétrole vénézuélien, par M. der Coudier. — Correspondances. — Chroniques diverses.

Major D.
